

MAN GHITE

Par MARTHE BERTIN

Mais tante Paule, tandis qu'innocemment elle mettait la tête sous l'aile, on ouvrait en bas les tables de jeu...

De sa vie, Pierre ne s'est tant amusé ! Depuis le réveil sa journée n'a été qu'un éclat de rire, un caquetage joyeux, une course folle au grand air, sous le beau soleil. Ah ! la bonne partie ! pas une ombre au tableau... Foin du conseil de famille ! Le notaire est loin, aussi, le nez dans ses contrats. Peut-on bien être notaire ?... vieil oiseau de mauvais augure, quelle manie le prend de venir ennuyer Guillaume de ses paperasses ?...

On entendrait maintenant une mouche traverser la pièce tout à l'heure si pleine de rires et de cris ; Piogé lui-même est sérieux et ne trouble pas le silence. On joue avec émotion car on joue gros jeu ! Ce Guerche a, ce soir, une chance insolente ; c'est Dubars, (moins en fonds déjà) qui lui paiera le cheval acheté ce matin, à moins que la chance ne tourne...

La roue a tourné ! Maintenant le cheval appartient à Dubars, Guerche a tout reperdu, même sa bête, mise en dernier enjeu.

Pierre ne s'amuse plus du tout... Par un caprice inexplicable il a refusé de jouer, prétendant qu'il jouait mieux des coups en les jugeant de sang-froid, sans y être pour son compte, mais, quel scrupule le prend tout à coup ?

— Pouah !... fait-il à demi-voix et il s'écarte de la table avec une sorte de dégoût.

Il juge mieux que d'ordinaire, en effet ! Il lui semble indélicat de se dévouer ainsi, entre camarades, et les idoles, menacées déjà, sont ébranlées de nouveau.

Mais la partie devient plus sérieuse encore et Pierre se rapproche malgré lui. Guerche va se rattraper bien vite, voilà que Guillaume commence à perdre ; il est beau joueur et reste impassible à chaque défaite, mais Pierre le voit pâlir au dernier coup.

Vingt mille francs ! Le notaire n'est plus si loin, Pierre, bouleversé, le voit se dresser devant lui, tel qu'il l'a vu le jour où on a vendu les fermes ; il l'entend encore, l'oiseau de mauvais augure, prêchant ces fameuses réformes qui n'ont jamais été faites, tonnait contre les parasites... Et Guerche est là ce soir, triomphant, et c'est lui qui empoche l'argent de Guillaume, lui prendra-t-il une autre ferme ?

Et les mots de Mme Audran repassent aussi dans son oreille : " Le commencement de la ruine ! " Et voilà toutes les idées noires revenues du même coup !

Mme Audran, qu'avez-vous fait !

Pierre s'amusait tant, autrefois, de soirées comme celles-ci ! Et maintenant... ce soir...

Maintenant c'est fini ! Il lui semble qu'il ne pourra, de sa vie, toucher une carte avec plaisir ; ce soir, ce jeu enragé lui fait peur, lui fait horreur presque autant qu'à vous ! Jamais... depuis le soir de son entrée au collège, jamais Pierre ne s'est senti si malheureux.

Vingt mille francs, et Guillaume continue ; mais il est donc fou ?... Il ne saura donc pas s'arrêter ?...

Et Pierre, à moitié fou lui-même d'impatience et d'inquiétude se glisse tout près de son tuteur :

— Guillaume, fait-il à son oreille... et, malgré lui, sa voix est impérieuse... Guillaume, c'est assez !...

Guillaume tressaute violemment et se retourne avec un geste de colère ; mais, devant cette figure pâle et anxieuse, sa colère tombe, remplacée très vite par un autre sentiment ! La leçon, pour être inconsciente et involontaire, n'en est pas moins donnée... Guillaume

la reçue comme un coup, en plein visage, et le rouge est monté subitement à ses joues ! Sa main tombe sur le bras de Pierre pour le repousser, mais ses yeux se détournent :

— Va-t'en ! fait-il brusquement à voix basse aussi.

Et, sans un mot, Pierre disparaît.

La scène, si pénible qu'elle fût, a été si rapide qu'aucun des joueurs ne l'a surprise ; quelques instants seulement après le départ de Pierre, le grand Piogé, s'apercevant qu'il n'est plus là, déclara l'exemple bon à suivre, et la séance est levée.

Pierre était monté droit dans sa chambre ; il s'y enferma à double tour et se jeta tout habillé sur son lit et, la tête plongée dans l'oreiller, il se mit à pleurer.

Il pleura longtemps, à chaudes larmes, les poings sur ses yeux, comme un bébé, comme il n'avait pas pleuré deux fois dans sa vie peut-être !

Qu'avait-il fait ? De quel droit... Comment avait-il osé se permettre cela ?...

Il ne se trouvait pas d'excuse ; son inquiétude, ses anxiétés de la soirée, il oubliait tout... Il ne voyait plus maintenant que ce regard de Guillaume, ce regard qui s'était baissé tout à coup devant le sien.

Ah ! pauvre Guillaume !... Il ne lui en voulait pas, certes, de son brusque congé, il sentait trop bien lui-même ce qui avait poussé son tuteur à l'éloigner à ce moment ; c'est parce qu'il le comprenait si bien qu'il maudissait ce qu'il appelait à présent, dans son repentir, sa ridicule intervention, c'est ce qui le faisait pleurer si amèrement, lui qui ne se souvenait pas d'avoir versé une larme depuis la mort de M. Faverge.

Ah ! cette soirée est, pour lui aussi, une leçon ! quelle triste fin pour une si belle journée !

Madame Audran, qu'avez-vous fait ?

Guillaume ayant conduit son hôte à la chambre préparée pour lui, avait allumé un cigare comme prétexte à une dernière flânerie, et maintenant, rêveur et solitaire, il errait comme une âme en peine, autour des massifs que Clément venait de planter.

Guillaume ne réfléchissait pas souvent (peut-être parce que ses réflexions l'auraient mené trop loin) ; cependant, de même que son pupille, il avait, à l'occasion, ses idées noires, et ce soir elles étaient particulièrement sombres.

Demain il faudrait payer Guerche ; d'avance il se préparait à subir une seconde édition des reproches qu'il avait reçus déjà de son vieux conseiller, dans une circonstance analogue, et cette perspective n'égayait pas sa rêverie ; mais ce n'était pas là le plus dur encore !

Dans un mois il sera tout consolé de la perte de cet argent (d'ici-là, d'ailleurs, il peut le regagner). Dans un mois il aura oublié la semonce, il aura oublié cet embarras momentané. Il a passé par là, déjà, et ne s'en porte pas plus mal ! Le plus dur, ce qu'il ne pourra si vite oublier, c'est l'incident de ce soir !... c'est le sentiment de honte qu'il vient d'éprouver sous le reproche de son pupille ; oui, de honte, il se l'avoue franchement à lui-même ! Là, tout seul avec son cigare, il interroge en toute humilité sa conscience de tuteur, et il ne retire aucun agrément de cet entretien. Quand, par hasard, sa conscience se mêle de ses affaires, elle n'y va pas de main morte et use facilement de très gros mots. Elle est plus sévère ce soir que le conseil de famille ne l'a jamais été ; elle ne dit pas : tuteur insouciant, tuteur léger, faible, imprudent. Elle crie bien haut : tuteur indigne ! Ce que le conseil de famille n'a jamais dit.

Qui sait ?... Peut-être tante Paule n'a-t-elle pas si tort dans son opinion... Ce qu'il y a de plus mauvais dans Guillaume, ce sont les camarades !

Il pense longuement à son père, ce père mort trop tôt pour lui, à dit Mme Audran ; il pense au passé, puis à l'avenir, lui qui, d'ordinaire, ne se préoccupe guère que de rendre le présent agréable ; il pense... et c'est une chose singulière, ce souci ne lui est jamais venu depuis qu'il est le tuteur de l'enfant... Il pense à Marguerite Rouvray, cette sœur aînée de Pierre qu'ils ne connaissent ni l'un ni l'autre, et dont les sermons ont si peu d'effet ; il se demande, non sans un certain malaise, quelle opinion elle aurait du tuteur de son frère, si elle avait assisté à la scène de tout à l'heure. Puis il se demande si le conseil de famille l'a mise au courant de leurs anciennes querel-

les, et comment elle juge alors... et ce qu'elle pense de la façon dont il élève Pierre... des exemples qu'il lui donne !...

Le conseil de famille serait-il donc, après tout, dans son droit, quoi qu'en aient pensé le tuteur et le pupille ligüés ensemble contre lui ? Vont-ils être forcés enfin de le reconnaître ?... Mais pourquoi... que leur arrive-t-il ?...

Guillaume n'en a jamais cherché si long ! Pierre encore moins... Jusqu'ici il a pris, sans sourciller sa part de tous les plaisirs, il a eu sa place dans toutes les folies, sans se montrer, si peu que ce fût, scandalisé par les faits et gestes de son entourage... Que s'était-il donc passé tout à coup dans cette tête de gamin et... et que pensait-il lui-même de son tuteur aujourd'hui ?

Ces dernières réflexions n'étaient pas faites pour calmer ses scrupules, pour endormir sa conscience ! Il ne pleura pas, comme pleurait l'enfant enfermé là-haut dans sa chambre, mais pour lui aussi, cette glorieuse journée finissait misérablement...

Madame Audran, qu'avez-vous fait ?

VI

Pierre et Smoke revenaient des Ormeaux, le service fait, leur voyageur ramené à bon port ; ils rentraient par le plus court chemin, c'est-à-dire par une espèce de sentier, assez bien entretenu, courant à travers champs, et qui venait aboutir à la lisière du petit bois de la Chanterie.

Pierre n'était pas difficile sur le choix des routes ; partout où Smoke pouvait passer, la charrette suivait, franchissant les fossés, roulant dans les ornières, grimpant sur les moellons et la charrette ne versait jamais... c'était encore un principe !

Smoke, de son côté, n'avait pas d'objection contre les mauvais chemins ; on y prenait forcément le pas, son maître le laissait souffler tout à l'aise, et la conversation y gagnait.

Quand le fossé était très profond ou le moellon par trop gros, Pierre devenait encourageant :

— Hardi, Smoke !... Ça y est !...

Bravo, mon vieux !

Et Smoke aurait franchi, tout attelé, des rivières pour entendre son nom prononcé derrière lui de cette façon, par cette voix qu'il aimait.

Ce matin, pourtant, la conversation languissait ; le pauvre Smoke fit des prouesses sans y gagner le moindre éloge ; son maître était distrait, la preuve c'est qu'à l'entrée du bois, où la route devient belle, le terrible fouet resta au repos, ce qui était contraire à tous les principes.

Pierre oubliait de houspiller Smoke, et Smoke, se conformant à sa triste pensée, oublia de prendre le trot ! Ils arrivaient ainsi, cahin-caha, devant la façade principale de la Chanterie, quand, à la grande surprise du poney, Pierre s'anima tout à coup. Un coup de fouet inattendu cingla l'air comme un salut, et la petite charrette s'arrêta brusquement, juste devant le perron.

— Vous allez à Fleury ? criaient en même temps la voix de Pierre, comme cela se trouve ! Je vais vous y conduire.

Mme Audran venait de paraître sur le seuil de la porte, enveloppée d'un grand manteau et voilée mystérieusement, telle que Martel l'avait vue déjà, dans les rues du village.

— Mais, dit-elle, est-ce votre route ?

— Je crois bien ! s'écria Pierre qui tournait précisément le dos à Fleury, pour rentrer aux Fougerets ; c'est toujours mon chemin d'aller au village, vu que j'y ai toujours des commissions pour tout le monde, sans compter les miennes !

Mme Audran avait à la main un paquet de lettres ; elles les glissa dans son fameux sac de velours qui, paraît-il, ne la quittait pas, puis, relevant son voile, elle prit la main que lui tendait Pierre et monta près de lui sans se faire prier davantage.

Ce que voyant, Barbe-Bleue, (de son vraie nom Constance), qui venait de paraître à la porte sur les talons de sa maîtresse, secoua la tête d'un air mécontent et, de son ton grondeur, recommanda à Madame " d'être bien prudente ", recommandation qui sembla